

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, N^O 556 - SAMEDI 29 DECEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE TEMPS PRÉSENTANT LA NOUVELLE ANNÉE. - (Dessin et composition de Ed.-J. Maisiotte)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 DECEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Chronique, par J. N. Landry.—Tous normands, par Benjamin Sulte.—Poésie : L'hiver, par Louvigny. — Deux jours de l'an, par Jack Morand. — Petit poème en prose, par E. Z. Massicotte. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Les bas du nouvel an, par P. C. — Notes et impressions.—Poésie : Le chat et le miroir (avec gravure), par Florian.—L'enfant des grenadiers de la garde, par Frédéric Soulié.—La tombe chaude, par Fernand Lafargue. — Un conseil par semaine. — Le dernier chant de Philomèle, par Augustin Lellis.—Montreal Symphony Orchestra, par J. G.—1895.—Une montre de nuit (avec gravure).—Note.—La danse des Caffres (avec gravure), par H. B.—Le jeu d'échecs. — Feuilleton : Le secret d'un tombeau, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Le Temps présentant la nouvelle année.—La guerre entre la Chine et le Japon : La flotte japonaise bombardant Wei-Shai-Wei.—La nuit des étrennes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il est bien fâcheux que Noël soit passé et que le MONDE ILLUSTRÉ ait paru l'avant-veille de cette fête, car j'avais un bien bon article, tout de saison, à publier.

Sachant que les grands journaux allaient être remplis de comptes-rendus littéralement abasourdissants de l'exécution des messes des plus grands maîtres par les plus grands artistes du monde,—puisqu'il est de tradition que le chœur de chaque église dépasse tous les autres,—j'avais pris pour sujet, afin de ne pas être trop banal, "la messe de minuit au Labrador," à la Pointe-aux-Esquimaux.

Le thème n'était pas neuf, mais le cadre !! quel cadre !!

Cette Pointe-aux-Esquimaux, qui est une baie, bornée au nord par rien, c'est-à-dire la solitude immense ; à l'est et à l'ouest par rien, des rochers nus ; au sud par rien, l'eau, beaucoup d'eau.

Et puis, c'est si loin, les communications sont si difficiles que je pouvais laisser mon imagination prendre le mors aux dents et emporter mes lecteurs vers des régions comme jamais Gascon n'en a rêvées.

Qu'il était beau mon récit de Noël !

* * * Qu'elle était belle la modeste église de la Pointe-aux-Esquimaux, étincelante de mille feux, rouges, verts, blancs, des gros fanaux de goëlettes, prêtés par les pêcheurs de la côte, pour cette grande fête.

Et tous ces pavillons qui décorent les murs, le chœur, les colonnes, ces vieux drapeaux que les capitaines vont tirer des tiroirs de leurs embarcations pour figurer dans la grande solennité de paix, eux qui sont habitués à claquer au vent des tempêtes, sur la mer immense.

Mais le clou, le vrai clou de ce joli morceau de littérature, était surtout l'arrivée des bergers dans l'église, portant la houlette, précédés de deux violons en guise de cornemuses et chantant :

Ça, bergers, assemblons-nous !

Cette apparition des bergers était un véritable coup de théâtre et... si bien racontée.

Le reste du récit était d'aussi bon goût et tout aussi bien que le commencement.

Sans modestie ni vantardise, c'était un des meilleurs articles de genre qui aient été conçus dans le pays.

Il était fait, terminé mais malheureusement pour mes contemporains et moi, j'ai oublié de l'écrire.

C'est probablement pour cela qu'il n'a pas paru.

* * * Faire un article, cela n'est rien, mais l'écrire est ce qu'il y a de plus ennuyeux.

Parfois, dans une promenade solitaire, aux environs de la ville, une idée nous vient tout à coup, c'est un sujet charmant, tout s'enchaîne bien, car, au grand air, il semble que le cerveau travaille avec moins de fatigue, les phrases arrivent, se placent, et tout va comme sur des roulettes.

L'article est fait, il aura du succès.

Puis on rentre chez soi, on embrasse sa petite Lili, qui raconte des choses ineffables, impossibles, on cause, on se dispute un peu. Patatras ! au diable l'article ! il ne sera jamais écrit. Le gazouillement de Lili ne vaut-il pas mieux que la plus belle prose du monde.

En ce moment surtout, Lili est très préoccupée.

Papa Janvier viendra-t-il, sera-t-il assez bon pour sortir et apporter des étrennes aux enfants sages, pendant la nuit de la Saint-Sylvestre au premier de l'an ?

Grave question, car aux dernières nouvelles papa Janvier, qui se fait vieux, était malade, mais malade d'une maladie spéciale ; il paraît que le bonhomme est devenu, non pas ivrogne, mais un peu trop amoureux de la dive bouteille.

Ces choses là arrivent à tout âge. Il y a deux ans, je vous disais que le chevalier Printemps avait eu un accès de ce genre et qu'il avait dû se faire soigner par le Dr Lachapelle.

C'est même pour cela que les premières fleurs ont été plus tardives que d'habitudes, cette année là. Le Dr Séverin Lachapelle, qui est le parrain de Pierre, le grand frère de Lili, a eu grand soin du jeune Printemps, mais aura-t-il autant de succès avec papa Janvier ?

Les passions des vieillards sont toujours sérieuses ; elles apportent dans l'économie des troubles dangereux et les conduisent souvent au cimetière.

Papa Janvier, je vous en prie, soyez sage pendant quelques jours encore et puis, après, grisez vous royalement, le jour des Rois, comme au temps du roi de Thulé.

Mais, de grâce, soyez sobre jusque là et pensez à Lili, à toutes les Lilis, à tous les enfants des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

* * * Et maintenant que nous sommes certains que les enfants seront bien servis, qu'allons-nous souhaiter entre nous ?

De l'amour ?

Les jeunes en trouvent en tout temps en respirant, à deux, les effluves printanières, et la brise vivifiante de l'hiver.

De l'or ?

Oui, beaucoup d'or, car plus on avance dans la vie, plus on reconnaît la puissance de ce métal aux fauves reflets.

Du travail ?

Oui, du travail, et puis de l'énergie pour résister aux coups des jours d'orage, du goût à l'étude, et des provisions de santé.

Avec tout cela, on peut passer une bonne année.

Malheureusement, il y a toujours quelqu'une de ces bonnes choses qui nous manque et chaque année s'en va en emportant des larmes.

Et quand on pense que nous serions tous heureux si cette polissonne d'Eve n'avait pas mangé la pomme avec son gueux de mari, c'est à nous déguster de nos premiers aïeux.

* * * Des gens qui ne vont pas s'amuser le jour de l'An, ce sont les Chinois.

Ces braves gens—car ils ne sont pas plus méchants que d'autres—ont de mauvaises habitudes, témoin celle de hacher en petit morceaux les gens qui leur déplaisent. C'est probablement le supplice qui est réservé aux généraux qui ont eu le malheur de se faire battre par les Japonais.

C'est absurde, dis-je, et il faut être Chinois pour avoir des idées pareilles.

Pardon, au siècle dernier, les Anglais fusillèrent l'amiral Bing parce qu'il avait été battu par la flotte française, mais il faut reconnaître que ce n'est pas une des plus belles pages de l'histoire de l'Angleterre.

Les Japonais ne s'amuseront peut-être pas énormément non plus le jour des étrennes, mais ils auront du moins la consolation d'être les plus forts dans le grand duel qu'ils ont avec le peuple le plus nombreux du monde,

* * * On s'occupe beaucoup de l'exposition qui doit avoir lieu à Paris en 1900 et on a déjà reçu communication d'un grand nombre de projets assez bizarres.

Voici encore quelques clous ingénieux à ajouter à la liste déjà longue soumise à la troisième sous-commission chargée de l'examen des projets d'initiative privée.

1.—Projet de chemin de fer reliant M. Robin à toutes les gares parisiennes, de manière à permettre aux voyageurs d'admirer ce phénomène sans dérangement d'aucune sorte.

2.—Un ballon captif pour contempler de haut et de loin les séances du Palais-Bourbon.

3.—Un puits de mille mètres de profondeur, au fond duquel seront entassés les ordres du jour des dix dernières années.

4.—Une cascade d'interpellations tombant du haut de la tribune du Palais-Bourbon et submergeant les réformes les plus impatiemment attendues.

5.—L'établissement d'une montagne de quatre cents mètres de hauteur, au sommet de laquelle, au milieu des nuages, seront tentés des expériences de collectivisme pratique.

6.—Projection, sur des nuages artificiels, des différentes professions de foi de M. Goblet.

7.—Construction d'un palais de 350 mètres de diamètre, et 450 mètres de hauteur avec galeries en spirale, funiculaire, etc., consacrant l'apothéose de M. Emile Zola.

8.—Etablissement entre le sommet de la Tour Eiffel et Versailles d'un câble, sur lequel les hommes politiques cumulant les fonctions administratives et les mandats électifs devront se tenir en équilibre.

9.—Un foudre de 4,000 hectolitres uniquement alimenté par l'équivalent des boissons consommées à la buvette du Palais-Bourbon.

10.—Un pont flottant destiné, suivant les circonstances, soit à relier les radicaux aux socialistes, soit à les en séparer.

On est toujours gai en France.

LÉON LEDIEU.

Chronique

Il est donc vrai qu'en plein dix-neuvième siècle, ce beau siècle que j'admire à cause de ses progrès, il est encore des gens qui pensent encore et agissent comme on pensait et on agissait au seizième siècle, qui croient encore aux feux-follets, aux loups-garous, aux chasse-galleries, etc. Je ne le croyais pas : je viens d'en avoir la preuve.

Dans notre siècle, tout le monde est un peu médecin. Je n'en suis pas plus exempt qu'un autre. L'autre jour donc quelqu'un me demandait une prescription pour faire tomber les verrues, voici ce que j'entendis à mon profond étonnement. Lorsque j'eus donné ma recette, un jeune homme *qui va voir les filles* et qui se prétend quelque chose, s'avance vers moi et de l'air le plus sérieux du monde : "Excusez-moi donc m'sieu si j'vous interboulise, moi j'su pas ben instruit, mais j'ai jamais eu confiance à tous ces médicaments de docteurs là. Tenez la mère cheu nous, al était pas battue pour faire passer le mal de dents, les crampes et pi bien d'aut' p'tites choses comme ça. Eh ben ! savez-vous quoi est-ce que c'était son remède pour faire passer les verveuses ? Non ch ? Eh ben ! v'la : A vous faisait tout simplement frotter la verreuse avec un morceau de lard. Après que vous aviez fini, vous preniez le morceau de lard vous l'enveloppez dans un morceau de gazette (sic) pour en faire un p'tit paquet. Vous attachiez ça comme i faut avec un p'tit bout d'ficelle et pi vous partiez les yeux fermés. Vous marchiez comme ça et pi vous jetiez votre paquet n'importe éyou sans regarder, pi vous vous en reveniez tranquillement à la maison. Dans huit jours vous étiez sur de voir passer votre verreuse, et pi le premier homme qui ramassait votre paquet attrapait votre verreuse."

Mon homme avait débit tout cela sans sourire et sans broncher d'une ligne. Je le regardai tout abasourdi. "Et vous croyez cela," lui demandai-je ? "Moé, si j'cré ça ? Ben j'cré ben que j'cré ça ; j'm'en ai ben assez fait passer de ces affaires-la comme ça quand j'étais p'tit." Le pauvre homme avait tellement répété la chose qu'il avait fini par y croire.

Après cela, on s'étonnera de voir les gens consulter les planchettes.

Ces fameuses planchettes, en a-t-on assez parlé depuis quelques temps ? Planchettes ici, tables tournantes là, spirites ici, mediums là, chacun en a dit son mot, ce qui a eu l'avantage de lui donner l'aspect du fruit défendu auquel chacun veut goûter. Les collègues mêmes ne sont pas exempts de curieux qui, entendant parler de spiritisme, veulent pouvoir en parler avec connaissance de cause. Ceci me rappelle une aventure arrivée pendant mon année de belles lettres.

Quatre jeunes gens, dont j'étais presque du nombre, cherchaient depuis longtemps l'occasion d'exercer leur puissance magnétique sur une table tournante. S'il est un Dieu pour les ivrognes, il en est un aussi pour les élèves dissipés et entreprenants. (?) C'est du moins ce que nous nous disions un soir que le heureux hasard nous avait réunis dans la grande salle de récréation où, chose inouïe jusque-là, nous nous trouvions sans un maître. Il faisait noir comme chez le loup.

—Est-ce toi Edmond ?
—Oui, qui est là ? Jos ?
—Oui eh toi ?
—Eh toi ?
—Bon pas de bruit, voilà le temps d'opérer. Personne ici ?

—Non.
—As-tu bien fermé la porte à clef ?
—Oui, oui, tout est correct.

Nous nous plaçons autour d'une petite table sur laquelle nous avons l'habitude de jouer aux dames. Les mains appliquées de la manière voulue, nous attendons avec anxiété, mais, bernique ! la malheureuse table reste froide et muette. D'impatience, et craignant d'être surpris, nous allions nous retirer, lorsqu'une voix étrange s'éleva tout à coup, semblant partir du dessous de la table... "Que voulez-vous ici ?" disait cette voix.

J'avais bien entendu dire que les tables tournaient, mais de tables parlantes je n'avais eu la moindre idée. Aussi, au son de cette voix, je ne me sentis pas bien rassuré. Deux autres de mes compagnons étaient terrifiés, mais un troisième, le plus brave de tous, dit :

—Nous voulons savoir les réponses du baccalauréat.

Il était en rhétorique, et l'on était à la veille des examens.

—Les réponses, vous les aurez demain. Pour le moment, vous allez me remettre vos clefs et aller vous coucher, répondit la même voix d'un ton sévère et tout à fait compréhensible.

Je n'e-saierai pas de vous peindre notre stupeur : dans l'esprit évoqué, nous venions de reconnaître monsieur le directeur. Inutile d'ajouter que la séance de spiritisme en finit là.

Depuis, je n'ai jamais consulté les tables tournantes ni les planchettes, et je crois que mes amis aussi en furent guéris pour longtemps.

* * *

Dans ses *Originaux et détraqués*, Louis Fréchette a parlé de Chouinard, Oneil, etc., mais je crois qu'il a oublié Larue autre type bien connu à Québec.

J'ai beaucoup entendu parler de Larue, pas assez cependant pour intéresser mes lecteurs ; mais les quelques anecdotes que l'on raconte de lui me font désirer d'avoir sur sa vie des détails plus complets.

Larue avait un défaut. Qui n'en a pas ? Il aimait un peu trop la goutte. Un jour qu'il avait levé le coude plus que d'habitude, il était appuyé à un poteau de gaz et ne cessait de répéter, avec un petit sourire de satisfaction :

—Ça...a passe, ça...a passe (Larue bégayait). Quelqu'un arrive et lui demande :

—Eh bien, Larue, qu'est ce qui passe comme cela ?

—C'est...é les mai...sons qui passent, et pi j'a... attend q...q. que la mienne passe pour rentrer.

J.-N. LANDRY.

TOUS NORMANDS



les arrivages nous venaient de la Normandie, du Perche, de la Beauce et de l'Anjou.

Le dictionnaire de M. Labbé Tanguay nous montre approximativement la date de l'arrivée de chacun des colons de la Nouvelle-France depuis 1608 à l'année 1700. Pour quiconque veut se donner la peine de relever ces notes intéressantes, il est visible que, jusqu'à 1660,

Le chiffre de cette population, en ne tenant compte que des hommes, est beaucoup moindre que celui des arrivants qui, de 1660 à 1700, sont venus du Poitou, des pays avoisinants la Rochelle, de la Gascogne et de toute cette région qui forme la côte ouest de la France.

Une question se pose : Comment se fait-il que le nombre des gens de l'Ouest n'ait pas combattu celui des gens du Nord, quant à l'influence qu'ils pouvaient exercer sur les us et coutumes de la population et surtout dans le langage, car il est bien certain que le mode de vie, surtout en ce qui concerne l'agriculture et le langage chez les anciens Canadiens reflétaient les pratiques du nord de la France. Ceci n'a pas encore été étudié. Il n'en est pas moins vrai que tout ce qui nous concerne dans les habitudes de la vie sociale révèlent un accointance directe et unique avec la Normandie et la Perche, et peut être plus avec la Perche que la Normandie et la Beauce. Alors la couche qui s'est produite après 1660 s'est donc moulée sur la population antérieure à cette date, laquelle s'en est emparée et en a fait un tout homogène avec ses éléments propres. C'est bien en effet ce qui a eu lieu.

Les cultivateurs, car ils étaient tous gens de la terre, qui avant 1660 s'établirent au Canada, arrivaient ici jeunes mariés, ayant déjà quelques enfants, pour la plupart au moins. Ces familles s'établirent à demeure et se développèrent. Les garçons, en bon nombre, se jetèrent dans les bois aux gages des compagnies de traite qui faisaient de la pelleterie leur principal commerce, mais les filles restaient sur la terre paternelle, et il vint une époque, autour de 1660, où elles furent trop nombreuses pour le nombre des garçons qui pouvaient les épouser. Lors donc qu'arrivèrent les garçons de Poitou, de l'Angoumois, de la Rochelle, de la Gascogne, tous gens non mariés, remarquons-le, il y eut double transformation dans ce nouveau personnel. La loi était rigide : tout nouveau venu devait fournir un stage de trois années chez un ancien cultivateur avant que d'obtenir une terre pour lui-même. Il en résulta ce double effet que, d'une part, les nouveaux colons apprirent à cultiver d'après la manière de la Normandie et surtout de Perche, qui était prédominante parmi nous et, d'un autre côté ils épousèrent les filles, soit nées en France et venues ici toutes jeunes, ou de naissance canadienne, qui les conservèrent dans les pratiques et habitudes inhérentes à leurs familles, par conséquent l'immigration postérieure à 1660 n'a apporté qu'un simple contingent à la masse déjà acquise, sans pouvoir imprimer son cachet sur l'ordre de choses établi.

Est-il besoin de recourir à des dissertations pour retrouver la cause de l'homogénéité de notre race lorsque l'on nous représente les Poitevins, les Rochelais, les Gascons, comme ayant fourni la moitié des éléments qui constituent le fond premier de la nation canadienne-française. Ces trois immigrations n'ont pas pu se maintenir avec leurs caractères distincts, sauf peut-être la touche gasconne qui est restée dans les allures des Canadiens-Français et que l'on retrouve dans les vantardises de tous les jours.

J'en conclus que nous sommes Perche-rons, par la forme et par le fond, Normands aussi mais très peu Beaucerons, et encore moins Poitevins, et Rochelais.

Dans tout cela il n'y a point de place pour les soldats du régiment de Carignan et la lettre en est grosse parceque si, toutefois, il y en a eu d'établis en Canada, ces hommes venaient de diverses parties de la France et ont subi l'absorption en épousant les filles de nos cultivateurs de Perche et de la Normandie.

BENJAMIN SULTE.



L'HIVER

Le dur Hiver revient avec son froid cortège.

La bise a fait jaunir le cèdre et le sapin ;
Les rameaux odorants sont tout couverts de neige ;
L'écho ne redit plus son langage incertain ;
L'oiseau ne chante plus sa chanson amoureuse,
Et le Nord furieux lance ses aquilons.
L'agneau bêle et frémit sous l'étable neigeuse,
Il regrette les prés, l'herbe des frais vallons.
On ne reconnaît plus la fertile prairie ;
La neige a tout caché sous ses blancs tourbillons.
La nature paraît avoir quitté la vie...
Mais près de l'âtre éteint, le pauvre doit souffrir !
Allons vers l'indigent, Dieu veut qu'on le protège ;
Il ne faut pas laisser notre frère mourir...

Le dur Hiver revient avec son froid cortège.

LOUVIGNY.

DEUX JOURS DE L'AN

I



Le 1er janvier 1861, dans les environs de Dinan, un enfant d'une douzaine d'années, accompagné d'un vieux domestique, marchait d'un pas joyeux et rapide sur la route qui mène du château de Plenhoëc au château du Dolman.

Il allait présenter ses hommages à sa grand-

mère, à l'occasion du Nouvel An.

Les deux châteaux n'étaient séparés que par une petite lieue.

Le domestique, déjà un peu vieux, avait peine à suivre la marche alerte de l'enfant.

Le jeune Hervé avait hâte d'arriver, et cependant, malgré son air joyeux et pressé, il y avait quelquefois un nuage léger passant sur son front pur.

Il songeait à la jolie fable si longue qu'il devait réciter, car, selon l'usage antique, les enfants doivent payer leurs étrennes d'un petit effort de mémoire.

Ils n'ont rien à eux, les chers petits, que leurs bons et francs baisers, et ils veulent prouver leur amour en donnant ce qu'ils peuvent de leur cœur et de leur esprit.

Le jeune vicomte Hervé de Plenhoëc était donc en route, faisant sonner ses petits pas sur le sol durci par la gelée.

Il était merveilleusement beau. Vigoureux et grand pour son âge, ses grands yeux noirs lumineux et francs disaient bien qu'il n'avait jamais menti. Son front sérieux disait qu'il serait un homme.

Hervé et le domestique arrivèrent bientôt à un tournant de la route d'où l'on voyait un vieux manoir surmonté.

La construction entière du château avait été restaurée, mais la tour était restée solide et immuable, bravant le temps et les révolutions. En ce moment, elle se profilait plus brune encore sur le ciel sombre.

Enfin, les deux voyageurs arrivèrent devant la grille d'entrée.

Le jeune Hervé pénétra seul dans un grand salon tendu de vieilles tapisseries un peu fanées, mais merveilleuses de couleur.

Une femme âgée, grande et d'allure fière,

était assise ou plutôt enfoncée dans un grand fauteuil au coin d'une cheminée monumentale, où brûlait la moitié d'un arbre.

— Cher petit, comme te voilà de bonne heure ! s'écria-t-elle... Tu t'es levé bientôt pour venir embrasser ta vieille grand-mère ! Mets-toi là... bien en face de moi !... Tu as grandi depuis huit jours que je ne t'ai pas vu, je crois !

— Chère bonne-maman, je ne veux pas m'asseoir avant de vous avoir présenté tous mes vœux de bonheur et de bonne santé... J'avais préparé un beau compliment en route, mais je ne me le rappelle plus très bien... Je voudrais vous embrasser et... je vous aime de tout mon cœur.

— Mais c'est tout ce que je veux, mon cher enfant ; à mon tour je vais te faire plaisir ; sur cette table, tu trouveras tes étrennes.

Et la bonne grand-mère indiquait de la main une table où se trouvaient réunies des merveilles.

Un livre à tranche dorée, divers jeux et, au-dessus de tous, un fusil, mais un véritable fusil, un chef-d'œuvre d'armurerie. L'acier brillait sur le bois poli.

La petite arme, proportionnée à la taille de l'enfant, était gracieuse et parfaite à la fois.

Hervé fut suffoqué de joie. Un fusil ! Son rêve depuis deux ans !

— Ah ! grand-mère, que vous me rendez heureux !

Et dans ses grands yeux expressifs se lisait un vrai bonheur. Un bonheur triomphant.

Il aurait voulu un ennemi en face de lui.

Le garçon a l'instinct de la défense et de l'attaque.

D'ailleurs, Hervé était d'une famille de soldats.

Tous ses ancêtres étaient tombés sur un champ de bataille. Son père était mort en Crimée, au siège de Sébastopol et, tout petit, l'enfant avait entendu parler batailles et victoires.

Quand il fut un peu remis de ses joyeuses émotions, Hervé dit adieu à sa grand-mère dont les bons yeux attendris le regardaient avec amour et admiration.

Les aïeux ont un dernier regard d'orgueil et de tendresse pour l'enfant qui continuera leur race.

Et, radieux, chargé de jouets, l'enfant reprit la route du château maternel.

Le vieux domestique l'aidait à porter tous ses cadeaux.

Hervé n'avait gardé à la main que son fusil.

Il semblait en étudier le mécanisme et faisait retentir le petit bruit sec de la gâchette.

II

Il avait fait une centaine de pas, après avoir quitté le parc, quand il rencontra sur la route un enfant à peu près de son âge, mal vêtu et mal nourri, à en juger par sa figure pâle et maigre, où brillaient deux yeux étincelants.

Il suivit quelque temps le jeune vicomte de Plenhoëc, se rapprochant de lui de plus en plus.

Hervé se retourna et dit :

— Mais qu'est-ce que tu veux, mon petit ami ?

— Je vous en prie, laissez-moi voir votre beau fusil !...

Et les yeux du petit malheureux étaient si suppliants, sa voix si douce, que Hervé s'arrêta et lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Tanneguy, dit l'enfant ; je suis d'ici et je vous connais bien !... Je vous ai déjà vu sur votre petit cheval... Mais je vous en supplie, laissez-moi toucher à votre fusil !

Il y avait tant de prières dans sa voix que Hervé lui mit l'arme entre les mains.

— Ce sont vos étrennes ? dit l'enfant pauvre après un moment. Moi, je n'ai plus de mère et je n'ai plus jamais de joujoux ?...

Et il avait un air si navré que Hervé s'arrêta de nouveau, regardant le fardeau que portait son vieux domestique.

— Veux-tu choisir un cadeau d'étrennes ? demanda-t-il à son petit compagnon de route. Tiens, prends ce que tu voudras, puisque tu n'as plus de maman qui pense à toi.

— Non, je n'ai envie de rien, dit le petit Tanneguy... de rien, si ce n'est de ce beau fusil !

Hervé fit un geste pour reprendre l'arme, mais le petit la tenait si serrée tout près de lui, qu'il n'osa pas la lui arracher.

Le jeune vicomte de Plenhoëc paraissait méditer profondément ; puis il dit :

— Alors, tu n'as plus de mère, ni d'étrennes, bien vrai ?

— Je n'ai rien, ni personne qui m'aime ! Et vous ?

— Moi, j'ai une mère et une grand-mère, et beaucoup d'étrennes !... Tiens !... garde mon fusil !

III

Tanneguy fut si heureux qu'il ne put même dire : " Merci," mais, ses yeux s'emplirent de larmes et il regarda Hervé avec une telle expression de reconnaissance que le jeune vicomte en fut tout joyeux.

Il sentait pour la première fois le bonheur de faire un heureux ! Puis, il pressa le pas, se remettant gaiement en route.

Les deux enfants ne se revirent que rarement.

Hervé s'intéressait toujours, pourtant, à son jeune protégé, qui grandit dans une ferme du domaine de Plenhoëc, tandis que le petit vicomte fut envoyé dans un lycée de Paris pour y faire ses études.

Il revenait aux vacances, et chaque année, il revoyait Tanneguy avec plaisir.

Le paysan lui disait souvent :

— J'ai toujours votre fusil ! Ah ! monsieur le vicomte, jamais je ne pourrai assez vous remercier pour le bonheur que vous m'avez fait en me le donnant. Mais vienne le jour où vous me trouverez !

Il disait cela sincèrement, d'une voix vibrante, le petit Breton, et ses yeux clairs brillaient de joie quand il voyait Hervé.

Le vicomte de Plenhoëc avait conservé le goût des armes. A dix-huit ans, il entra à l'école de Saint-Cyr, dans les premiers, et il continuait à travailler ardemment, car un officier ne doit pas seulement être brave, il doit avoir la science. Hervé le comprenait.

Il commençait sa seconde année à Saint-Cyr quand la guerre fut déclarée. Il sentit bouillonner en lui une ardeur guerrière, il rêva combats. Son cœur battit d'allégresse à la nouvelle de la première victoire.

Hélas ! sa joie fut de courte durée ; bientôt, il n'y eut plus que des désastres.

Enfin, son rêve se trouva réalisé ; les élèves de Saint-Cyr furent immédiatement nommés officiers et incorporés dans l'armée.

Hervé partit en disant :

— Il faut vaincre ou mourir !

Il fit des prodiges de valeur, risquant sa vie chaque jour, donnant à tous l'exemple du courage.

Aux premiers bruits de la guerre, quand Tanneguy sut que le vicomte de Plenhoëc était parti pour se battre, il s'engagea, demandant à être sous les ordres de son maître.

Et ce paysan, ignorant de tout, fut un véritable héros.

Partout, il suivait Hervé.

Ils faisaient partie de l'armée du Nord, commandée par Faidherbe ; après chaque combat, ils se cherchaient tous deux, heureux de se retrouver vivants, mais la mort dans l'âme en voyant nos désastres, car, malgré des prodiges d'héroïsme, Faidherbe ne pouvait arrêter la marche envahissante de l'armée ennemie.

Le 23 décembre 1870, Tanneguy, au combat de Pont Nouvelles, se conduisit si bravement qu'il fut mis à l'ordre du jour ; quant à Hervé, il fut nommé capitaine sur le champ de bataille.

Hervé et Tanneguy ne se quittaient pas. Le matin du triste jour de l'An 1871, ils étaient tous deux campés dans les environs d'Arras ; ils étaient exténués de fatigues et de privations.

— Monsieur le vicomte, dit Tanneguy, il y a dix ans nous étions plus heureux, moi surtout ! Vous rappelez-vous ? A cette heure-ci, vous reveniez de chez votre grand-mère avec le beau petit fusil que vous m'avez donné. . . .

Et, tous deux, perdus dans une douce rêverie, laissaient errer leurs pensées vers le souvenir.

— Je vous dois ma seule joie ! s'écria Tanneguy.

IV

Trois jours après, le 3 janvier, se livrait à Bapaume une bataille contre les troupes allemandes commandées par le général Von Gœben.

La nuit tombait, le combat touchait à sa fin.

Le capitaine Plenhoëc, toujours brave, s'était jeté hardiment dans la mêlée, Tanneguy, ne le voyant plus, le chercha du regard.

Hervé était désarmé. Il avait eu grand-peine à se dégager de dessous son cheval, tué par une balle. Comme il se relevait, un Prussien s'élançait sur lui, la baïonnette au fusil.

Les yeux féroces et ivres de l'Allemand brillaient d'une lueur affreuse. Il tenait son arme, s'apprêtant à frapper avec fureur ; il prenait son élan, heureux de tuer, grisé de sang et de fumée.

Hervé était à peine remis sur ses pieds, hâtant encore, que, dans un éclair, il vit l'arme du Prussien levée sur lui et se sentit perdu.

Mais, tout à coup surgit un homme qui, d'un coup de sabre abattit l'ennemi.

C'était Tanneguy.

Il avait vu Hervé et, pour le sauver, il avait franchi tous les obstacles, marché sur les mourants et, au péril de sa vie, il était arrivé jusqu'à lui ; d'un coup de sabre il avait renversé le Prussien, qui tomba sur le sol, râlant.

Il l'acheva et, rapidement, saisissant le fusil que le soldat allemand serrait encore entre ses doigts crispés, il le présenta à Hervé en lui disant :

— Monsieur le vicomte, autrefois, pour mes étrennes vous m'avez donné un fusil, je suis heureux de m'acquitter !

Et, en disant cela, pendant qu'il tendait l'arme à Hervé, le pauvre Tanneguy chancelait ; une balle l'avait frappé en plein cœur.

Hervé reçut l'arme tout ensanglantée, et, dans une rapide évocation du passé, il revit la grand-route où jadis il avait donné son petit fusil à un enfant !

JACK MORAND.

Ce ne sont pas les cercueils, mais seulement les morts qui se ressemblent tous, et pour lesquels existe une parfaite égalité.—Comte de NUGENT.

La douceur est l'essence de tout ce qu'il y a de bon en nous ; c'est l'effet et l'application de nos sentiments de charité, d'oubli de soi-même, de suprême résignation, soutenue par une grande énergie morale.—CLAIRE BAURE.

PETIT POÈME EN PROSE

LA CANADIENNE

A ma mère.

S'il est un pays au monde qui puisse se vanter de renfermer dans son sein des femmes modèles, c'est le Canada !

Aussi, les Canadiens-français ont toujours été glorieux de ces fidèles compagnes qui sont demeurées, dans la joie comme dans le malheur, près de celui qu'elle s'était choisi pour époux ; de ces femmes courageuses qui n'ont pas reculé devant les devoirs et les responsabilités de la famille.

Elles ont contribué, pour une large part, à la conservation de notre religion, de notre langue, de nos mœurs.

Bien plus, jetons un coup d'œil rétrospectif sur les annales de notre pays, nous y voyons briller le nom de plus d'une héroïne qui, à l'heure du danger, ne fit pas mentir son noble sang français. La vaillance n'a pas de sexe.

Et, à côté de ces noms que l'histoire nous a conservés, combien compte-t-on d'actes de bravoures, de dévouements ignorés au temps " où nos mères nourrissaient des soldats pour la victoire et où la victoire leur rendait le deuil et le veuvage ! "

Elles ont affirmé leur vigueur morale d'une manière si éclatante, qu'il est impossible de la nier !

Elles ont fait voir des vertus et des qualités si grandes, que nous devons pardonner leurs défauts !

Mères, épouses, sœurs, filles, qu'adorer ! en vous repose l'avenir du peuple canadien.

Restez à la hauteur de votre tâche !

Vous êtes chrétiennes, vous êtes patriotes, faites de vos enfants des hommes forts, des hommes d'honneur, capables de remplir notre mission divine, et, à travers les siècles, la race latine vous sera reconnaissante.

B. J. Manicotte

CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

Le 12 décembre, 600 hommes de troupes françaises ont pris possession de Tanatave sans coup férir. On dit que la reine est prête à accepter toutes les conditions de la France.

* *

Le navire de guerre américain *Détroit* est arrivé dans les eaux italiennes, rapportant avec lui les objets précieux prêtés par le Pape pour l'exposition de Chicago.

* *

La chambre de commerce de Dunkerque, en réponse à une communication de Montréal, a décidé de faire tout son possible pour établir une ligne directe de vapeurs entre la France et le Canada.

* *

Nous offrons nos remerciements à la maison Mayence, Favre & Cie., successeurs d'Amédée Prince, de Paris, pour son gracieux envoi d'un numéro du *Figaro Illustré*, ainsi qu'à notre confrère du *Voleur Illustré*, de ses deux charmants almanachs.

* *

L'*Album Industriel* est maintenant en plein cours de publication, et tout semble lui présager un brillant succès. C'est, du reste, le seul

journal scientifique important du Canada. Rédigé dans un style facile et à la portée de tout le monde, il est appelé à rendre les plus grands services à notre population canadienne française.

* *

Le temps est aux morts subites ; après sir John Thompson, c'est sir Edmund Lechmere, député anglais, qui meurt soudainement au moment où il allait prendre la parole dans une assemblée publique ; puis c'est le R. P. Denza, directeur de l'observatoire du Vatican, qui a succombé le même jour à une attaque d'apoplexie dont il a été frappé au sortir d'une entrevue avec le pape.

LES BAS DU NOUVEL AN

La petite Marie-Anne a su que le bon Jésus allait descendre pour apporter aux petites filles sages comme elle un souvenir charmant, pour le premier jour de l'année.

Aussi, nous voilà au soir du 31 décembre, elle n'oublie point de suspendre son bas à la cheminée, à côté de ceux de petits frères et des petites sœurs. Son petit cœur bat d'espérance et d'anxiété : le petit Jésus viendra-t-il ? Que



va-t-il lui apporter ? Ne l'oubliera-t-il pas, au milieu de tant d'autres petites filles qu'il doit visiter en cette nuit ?..

Foi naïve de l'enfance ! douce espérance des petits ! tendre amour des cœurs purs ! pourquoi nous quittez-vous si vite ! pourquoi disparaissiez-vous comme ces neiges du jour de l'An qui blanchissent nos sillons et dont il ne reste bientôt plus que le lointain souvenir !

P. C.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand on peut tout dire à une femme, on arrive à en dire tout.—ED. PAILLERON.

Trois choses que cultivent les jeunes gens du jour : la connaissance d'une jeune fille avec beaucoup d'argent ; des cols de chemise aussi hauts qu'un mur de jardin et une monstache.—THACKERAY.

Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée qu'elle qu'elle soit, m'empêcheront toujours de mettre moi-même un terme à l'horrible existence de Sainte-Hélène.—NAPOLÉON I^{er}.

Quoique Canadien-Français et fier de l'être j'ai toujours essayé d'être juste envers la minorité anglaise de cette province, et je défie qui que ce soit de m'indiquer un seul mot ou un seul acte, émanant de moi, qui pourrait porter le caractère de la moindre hostilité ou mauvais vouloir envers la minorité.—HONORÉ MERCIER



LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON — LA FLOTTE JAPONAISE BOMBARDANT WEI-SHAI-WEI



LA NUIT DES ETRENNES

LE CHAT ET LE MIROIR



Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats :
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir ;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là, de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête ;
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors sans davantage attendre, [prendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut com-
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
" Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire."

FLORIAN.

L'ENFANT DES GRENADEIERS DE LA GARDE



Il y a bientôt deux ans, j'étais chez l'un de nos plus célèbres généraux ; c'était le soir, et quoique ce ne fût pas un jour de réception, quelques personnes étaient venues lui faire visite. Nous étions assis autour du feu, et nous causions tout à fait intimement, lorsqu'on annonça M. Louis Jacquot ; et nous vîmes entrer un jeune officier de marine de la tournure la plus distinguée. La singularité de son nom contrastait tellement avec l'élégance de ses manières, et l'accueil que lui firent le général et sa femme fut si affectueux, que l'attention de tout le monde se porta sur lui. Ce mouvement amena un examen de sa personne qui lui fut en tout favorable. En effet, ce M. Jacquot était un beau jeune homme de vingt-deux ans tout au plus. Il avait ce teint brun qu'on gagne à la mer, l'œil noir et grand, et l'air franc et décidé d'un brave garçon. Ce qui n'était pas moins remarquable que sa personne, c'était sa toilette. Quoiqu'il soit difficile de faire grand étalage d'élégance avec un

uniforme d'enseigne, cependant celui de M. Jacquot était si bien taillé et si étroitement agrafé, qu'il était impossible de ne pas s'en apercevoir. Il fallait que ce jeune officier eût en lui quelque chose de bien intéressant, car cette inspection qu'on fait d'une personne qui entre dans un salon se prolongea pour lui plus longtemps que cela n'arrive de coutume ; et par un hasard assez ordinaire, les regards de chacun s'arrêtèrent sur une partie de son costume tout à fait en désaccord avec le reste. En effet, à son chapeau d'un feutre noir et bien lustré que M. Jacquot tenait à la main, était attachée une vieille cocarde véritablement flétrie et crasseuse. Le général s'aperçut de cette observation, il la fit remarquer tout bas à sa femme qui lui répondit par un doux sourire, et M. Jacquot, qui vit ce mouvement, devint rouge jusqu'au blanc des yeux. Ce n'était pas le rouge de la honte ni de la confusion qui monta au visage du jeune officier, mais celui d'un modeste embarras ; et le général, le voyant ainsi troublé, lui tendit la main en lui disant :

—Tu es un brave garçon, Louis.

La femme du général lui tendit aussi sa main que le jeune officier baisa avec une vive effusion de respect et de tendresse.

Cette petite scène nous avait tous intéressés, mais personne ne songeait à en demander l'explication. Cependant l'arrivée de ce jeune homme avait interrompu la conversation, et chacun semblait embarrassé de la reprendre, lorsqu'un vieil officier qui, toute la soirée, était demeuré assez silencieux, se lève tout à coup et dit d'une voix rude au général :

—C'est donc là votre Jacquot, mon général, et voilà la vraie cocarde !

Et, sans attendre de réponse, il prit le chapeau des mains du jeune homme, et se mit à le considérer attentivement : on eût dit qu'il avait envie de l'embrasser, et une larme roula de son œil sur sa moustache, pendant qu'il le regardait. Ce nouvel incident déterminait la curiosité de chacun ; on se leva, on examina cette mystérieuse cocarde, et quelques personnes s'étant approchés du général, elles lui demandèrent l'explication de tout cela.

—Ah ! dit-il, c'est une histoire assez simple.

—C'est une histoire magnifique ! reprit le jeune officier ; si madame la générale voulait la raconter à ces messieurs et à ces dames, je suis sûr que ça les ferait fondre en larmes.

On insista, le général consentit, le jeune officier se résigna à être ainsi mis en scène, et voici ce qui nous fut raconté :

Lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre, le premier de ces deux empereurs voulant montrer à l'autre les troupes qui l'avaient vaincu, une grande revue eut lieu. Napoléon parcourait avec complaisance les rangs de sa garde impériale, lorsqu'il s'arrêta tout à coup devant un grenadier qui avait au visage une cicatrice qui partait du front et descendait jusqu'au milieu de la joue. Il le regarda un moment avec orgueil, et le désigna du doigt à l'empereur Alexandre :

—Que pensez-vous, lui dit-il, des soldats qui peuvent résister à de pareilles blessures ?

—Que pensez-vous des soldats qui les ont faites ? répondit Alexandre avec une heureuse présence d'esprit.

—Ceux-là sont morts, dit le vieux grenadier d'une voix grave, se mêlant par ce mot sublime à la conversation des deux plus puissants monarques du monde.

Alexandre, dont la question avait embarrassé Napoléon, se tourna alors vers lui et lui dit avec courtoisie :

—Sire, vous êtes partout vainqueur.

—C'est que la garde a donné, répondit Napoléon en faisant un geste de remerciement à son grenadier.

Quelques jours après cette revue, Napoléon se promenait dans les quartiers de sa garde, pensant peut-être à la conquête de l'Espagne ou peut-être au vieux grenadier qui l'avait tiré d'embarras, lorsqu'il l'aperçut assis sur une pierre, les jambes croisées l'une sur l'autre, et faisant danser sur son pied un petit marmot d'un an tout au plus. L'empereur s'arrêta devant lui. Mais le vieux soldat ne se leva pas de son siège, et lui dit seulement :

—Pardonnez-moi, Sire, mais si je me levais, Jacquot crierait comme un fifre du roi de Prusse, et ça contrarierait peut-être Votre Majesté.

—C'est bien ! dit Napoléon. Tu t'appelles Jacques ?

—Oui, mon Empereur, Jacques. C'est de ça qu'on nomme le petit Jacquot

—C'est ton fils ?

—Hum ! mon Empereur, sa mère était une brave cantinière à qui un coquin de hulan donna, il y a deux mois, un coup de sabre sur la nuque, pendant qu'elle versait une goutte d'eau-de-vie à un pauvre ancien, son mari, qui vint d'avoir une jambe emportée. Ça fait qu'elle est morte et que l'enfant est orphelin.

—Et tu as adopté l'enfant ? dit l'empereur.

—Moi et les autres. Nous l'avons trouvé dans le sac de sa mère qui ne bougeait plus, rageant comme un cavalier à pied, et l'estomac vide comme les coffres du roi d'Espagne. L'ancien qui soufflait encore un peu, nous a conté comme quoi sa mère avait été tuée au service de Votre Majesté. Alors nous avons tous adopté le petit, et comme c'est moi qui l'avais aperçu le premier, c'est moi qu'on a chargé de son avancement.

Napoléon considéra un moment le grenadier qui continuait à donner à Jacquot une leçon d'équitation sur son pied, puis il lui dit :

—Je te dois quelque chose, Jacques.

—A moi, mon Empereur ? Vous m'avez donné la croix pour cette balafre, c'est moi qui vous dois du retour.

—C'est, reprit Napoléon, pour ce que tu as dit à l'empereur Alexandre.

—Je ne lui ai rien dit de malhonnête, à cet empereur ! Est-ce qu'il se plaint de moi, par hasard ?

—Non, assurément, dit Napoléon ; car je veux te récompenser. Voyons, que désires-tu ?

—Ma foi, répondit Jacques, je n'ai besoin de rien ; mais puisque vous voulez me faire une amitié, donnez quelque chose à ce petit, ça lui portera bonheur.

—Bien volontiers, dit l'Empereur.

Et Jacques se leva, mit l'enfant sur son bras, et s'approcha pendant que Napoléon cherchait dans ses poches un objet à donner à cet enfant. Il n'y trouva que quelques pièces d'or qu'il y remit bien vite ; car ce n'était pas avec cette monnaie qu'il avait gagné le cœur de ses soldats. Il chercha de nouveau, sans rien trouver que des papiers. Enfin il ne savait trop que faire, lorsqu'il découvrit sa tabatière dans un coin de son gilet, et il la tendit au grenadier.

Jacques se mit à rire en regardant la boîte et en disant :

—Cette bêtise ! donner une tabatière à un enfant qui ne fume même pas !

L'empereur allait répliquer, lorsqu'il sentit que l'on tirait son chapeau, et vit que l'enfant, qui était sur le bras du grenadier, avait glissé sa main dans la ganse et qu'il jouait avec la cocarde.

—Tenez, sire, dit le grenadier, le petit est plus fin que nous deux ; il fait comme Votre Majesté, il prend ce qui lui convient.

—Eh bien ! reprit l'Empereur, qu'il la garde.

Et lui-même, ayant arraché la cocarde de son chapeau, il la remit à l'enfant, à qui Jacques dit en le faisant danser dans ses bras :

—Allons, fais voir à Sa Majesté que tu sais parler.

Et l'enfant, riant et frappant les mains l'une contre l'autre, bégaya doucement ce mot : *Vive l'Apereur !*

Depuis ce jour, Jacques fit beaucoup de voyages : il revint à Paris, alla à Madrid, retourna à Vienne, poussa jusqu'à Moscou et accompagna Napoléon jusqu'à l'île d'Elbe. Jacquot était de toutes les campagnes, tantôt mesurant son petit pas sur les grandes enjambées des grenadiers de la garde, tantôt porté avec les bagages, quelquefois à califourchon sur le sac du grognard. Il avait un petit sac, un bonnet de police, qu'il mettait déjà sur l'oreille, et jouait du fifre comme un rossignol ; et Jacques, qui aimait et honorait Napoléon, comme on aime sa mère et son pays, avait appris à Jacquot à l'aimer et à l'honorer de même. Cependant le grenadier était bien embarrassé de la façon dont il ferait porter la cocarde à l'enfant : mais une idée lui vint de l'enfermer dans un médaillon qu'il suspendit à son cou, en lui disant :

—Ecoute, Jacquot, tu feras ta prière du soir et du matin sur cette relique, ou je te fais manger ta bouillie sans souffler dessus.

Ce qui fut dit fut fait, et pendant huit ans, soir et matin, Jacquot s'agenouillait devant sa cocarde, priant pour son père Jacques et pour l'Empereur.

Ce temps, ces huit années, suffirent pour faire monter la France au comble de la gloire et de la puissance, et pour la plonger dans les plus affreux revers. Napoléon fut exilé à Saint-Hélène, et l'armée fut licenciée. Le pauvre Jacques fut renvoyé comme les autres, avec ses trois chevrons, sa croix et son pauvre Jacquot. Louis, qui avait alors neuf ans, et qui commençait à comprendre le malheur, m'a bien souvent raconté que ce qui le frappait le plus, c'était de voir son brave père, qui avait fait, quelques mois avant, des marches forcées de quinze à vingt lieues par jour, le fusil, la giberne et le sac sur le dos, tomber presque mourant de fatigue au bout de quelques heures de route, à présent qu'il ne portait plus qu'un petit paquet de hardes et un misérable bâton ; il s'affaiblissait chaque jour.

Souvent il passait les nuits dans de pauvres étables ; Jacquot ramassait des brins de paille que laissaient traîner les garçons pour en couvrir le vieux grenadier. Il veillait chaque nuit et lui donnait la moitié des morceaux de pain qu'il obtenait de la charité des maîtres d'auberge. Mais enfin la faiblesse de Jacques devint si grande, qu'ils furent forcés de s'arrêter dans une hutte abandonnée, où le malheureux soldat, vaincu par la douleur, laissa échapper comme malgré lui ces mots :

—Jacquot, un peu d'eau-de-vie, où je meurs.

Le pauvre enfant se mit à pleurer de toutes ses forces, puis il alla se mettre sur le bord du chemin, et essaya de demander l'aumône ; mais il n'obtint rien, et il se désespérait tout à fait, lorsqu'une idée lui vint tout à coup, une idée comme le malheur en inspire ; il se mit à genoux, tira son médaillon de sa poitrine, et se mit à crier en sanglotant :

—Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-moi de l'eau-de-vie pour le père Jacques !

Et il répétait sans cesse et en suffoquant à force de pleurer :

—Mon Dieu ! donnez-moi de l'eau-de-vie pour le père Jacques !

En ce moment, un monsieur s'approcha de Jacquot ; il interrogea l'enfant qui, à travers les larmes, lui raconta son histoire et finit par lui dire :

—Le père Jacques m'a défendu de jamais me séparer de cette cocarde ; il m'a dit qu'elle me protégerait, que c'était mon bien, et je me ferais couper un bras plutôt que de la perdre ;

cependant, si vous voulez m'en donner un sou, prenez-la ; j'achèterai de l'eau-de-vie au père Jacques.

L'étranger, attendri, répondit :

—Celui que tu as imploré a laissé en France quelques vieux soldats qui partageront ses bienfaits avec leurs vieux compagnons. Mène-moi près de Jacques. Et cet homme...

—Cet homme bienfaisant, s'écria le jeune officier de marine, en interrompant le récit de la femme du général, cet homme bienfaisant me prit dans ses bras, moi pauvre mendiant. Il fit transporter Jacques dans son château ; il le rendit à la vie, il lui assura une existence et me fit élever, moi orphelin, comme son fils, et chaque jour il m'accablait de ses bienfaits.

Et le jeune marin se prit à pleurer en disant ces paroles ; et comme le général et sa femme lui tenaient les mains, ses larmes roulaient sur sa belle figure, et le général s'écria à son tour :

—Tu ne finis pas l'histoire, Louis ; tu oublies de dire que je te promis de te rendre ta cocarde le jour où tu reviendrais avec une épaulette gagnée comme nous gagnions les nôtres ; et, vous le voyez, la cocarde est à son chapeau ; car Louis était à la prise d'Alger, et son capitaine, qui l'avait pris aspirant, me l'a renvoyé enseigne.

A ces mots, le brave général embrassa son fils adoptif. Nous étions tous attendris ; et le vieil officier murmura en essuyant ses yeux et sa moustache :

—Je l'avais bien dit que vous fonderiez tous en larmes !

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LA TOMBE CHAUDE

Torride implacablement sur les vastes dunes nues de Soulac, le soleil jaune fouillait les sables, comme pour y enfouir ses rayons, et toute la plage, pailletée d'or, étincelait, ardente, le long de la grande mer bleue. Sur les sommets du rivage, quelques pins maigres effilaient vers le ciel sans fond leurs têtes brûlées et les cigales rythmaient, haletantes, la lente pluie de feu qui cuisait le sol.

Un jeune homme rentrait de la mer—la mer, c'était dehors, a dit Hugo—et, las après une partie de pêche, il évitait de gravir les hautes collines de sable en passant dans les baies ouvertes et ravinées par le vent. Mais le soleil y était plus violent encore et la chaleur accumulée rayonnée, condensée, surchauffée par elle-même des ces évaselements de cratères, changeait la brise en souffle de flamme et les remblais sablonneux en murs de fournaise.

Tout à coup, il s'arrêta et s'épongea le front. Il essayait une sueur d'épouvante et le froid lui envahissait les os.

A deux pas de lui, le terrain avait un renflement géométrique en forme de cercueil. Une pelle gisait auprès du monticule, il distingua deux orties qui dépassaient le sol et un mouchoir blanc jeté à l'endroit où devait se trouver la tête du cadavre. Un ensevelissement avait eu lieu là.

Mais le sable s'agita. Une main petite et blanche en sortit et une voix plaintive traversa le mouchoir.

—Marie, c'est toi ?

A cet appel, sur la dune, une grande jeune fille apparut, rougit d'apercevoir l'étranger, l'invita, d'un regard suppliant, à continuer sa route, et répondit :

—Oui, mignonne, c'est moi, dors.

Il comprenait et revenait de son émotion. Une malade prenait un bain de sable et cherchait à retrouver dans la terre brûlante la chaleur de la vie qui fuyait. C'était une mourante et non une morte. La rencontre n'était guère moins lugubre.

Et ce pauvre corps qui gisait, le jeune homme l'avait vu marcher, s'agiter, manifester joie, espérances, car il avait reconnu la jeune fille tout à l'heure appelée, la sœur de la moribonde sans doute, et toutes les deux étaient descendues, un mois déjà passé, à l'hôtel où il habitait.

Le lendemain, il eut des renseignements. Il vit la sœur aînée et la petite sœur malade. Petite ? Oui, mais plutôt frêle comme une enfant sans force, bien qu'elle eût vingt ans ! Pauvre poitrinaire aux yeux vivants et pleins d'âme, à la tête d'une beauté tendre, aux longs cheveux noirs qui retombaient sur l'inquiétude peureuse des épaules exhaussées. Le baiser qu'elle donnait aux joues fraîches de sa sœur devait être froid.

Celle-ci pleine de santé ressemblait à la malade et il était facile de deviner en voyant la beauté de l'une combien l'autre avait eu d'attraits.

Car le jeune homme bientôt apitoyé et curieux s'était lié avec Marie. Ils causaient ensemble pendant que la phthisique sommoillait. Il paraît que la jeune malade s'était amaigrie ainsi après la mort de quelqu'un qu'elle avait aimé.

—Est-ce qu'ils étaient fiancés ?

—Oui, monsieur.

—Où donc est-il mort.

—Là bas, confia Marie, tout bas pour ne pas réveiller la petite sœur apaisée près d'eux.

Et du doigt elle indiquait la grande ligne d'un bleu pâle, circulaire sur la mer floconneuse, au delà de laquelle encore bien loin, l'Océan baigne l'Amérique.

Marie ajouta :

—Chaque fois que je l'ensevelis, elle veut avoir les yeux tournés vers là-bas, là-bas où il est, et tout en s'assoupissant, elle regarde l'horizon et s'en emplit la prunelle.

Depuis quelques jours, elle a les yeux plus bleus qu'autrefois. Il y entre tant de ciel ! Ce n'est que lorsqu'elle dort, paupières closes, que je recouvre sa tête d'un mouchoir. Ah ! monsieur !

Et Marie pleurait.

Elle pleura quinze jours encore avant le dénouement fatal, et puis, l'an suivant, elle revint avec un sourire endolori sur cette même plage, appuyée au bras d'un homme jeune, auquel elle dit :

—Vous vous rappelez ? C'était là que je la mettais. Vous m'avez rencontrée là une fois quand je la gardais enterrée vivante. Pauvre sœur.

Ils marchèrent vers l'endroit sanctifié par le souvenir.

Du sable, que le vent de lui-même avait élevé en tertre, une nuée de papillons blancs, comme si les dernières pensées de la morte prenaient corps, s'envola vers l'Océan.

FERNAND LAFARGUE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour protéger les armes contre la rouille.
—Un moyen sûr est de se servir du pétrole dont on passe deux couches sur l'arme, la seconde lorsque la première est sèche. C'est un isolant parfait qui peut durer plusieurs années.

Une autre recette consiste dans la friction des armes avec un chiffon de laine enduit d'une composition obtenue en faisant fondre ensemble, parties égales, des résidus d'huile d'olive et de suif.

Un sot a beau faire broder son habit, ce n'est toujours que l'habit d'un sot,

LE DERNIER CHANT DE PHILOMELE

Le ciel est sombre : nous n'y contemplons plus les vapeurs argentines du beau firmament de Messidor, mais de gigantesques nuages se poursuivent dans leur fuite vertigineuse, et se transforment lugubres. Le soleil ne nous éblouit plus de ses jets enflammés, mais s'éclipse et semble vouloir cesser d'exister. Dans la voûte pâle et terne de la nuit la lune se voile, timide, et les étoiles sont d'or sans éclat.

L'atmosphère est lourde : nous n'y respirons plus d'arômes enivrants ; nous n'y entendons plus de frôlements d'ailes veloutées.

La terre est triste : un vent de froidure souffle avec violence à travers les rameaux dépouillés de nos arbres, et sur la mousse de nos forêts désertes les feuilles tombent silencieuses. Les pelouses sont jaunies et flétries, les champs dénudés ne sont plus égayés par la voix du moisaneur. Les parterres n'offrent plus que des tiges desséchées. Seuls, les moineaux réjouissent nos demeures de leur caquet.

Les vagues du Saint-Laurent bondissent et mugissent sourdement.

Et dans l'obscur crépuscule, lorsque tout retombe dans un calme morne et plat, sur une branche d'un buisson de rosiers qui se mire dans un ruisseau sans murmure, où se balance un vieux nid vide au-dessus d'un gazon décoloré, jonché de pétales et de feuilles mortes, dans le triste silence, s'élève une voix plaintive mais mélodieuse comme une musique céleste : dernier chant du dernier rossignol qui nous dit adieu et s'envole loin, bien loin...

Augustin Lellis.

MONTREAL SYMPHONY ORCHESTRA

Il est réjouissant de constater que les concerts donnés par l'orchestre symphonique de Montréal reçoivent tout l'encouragement qu'ils méritent.

Un auditoire nombreux et attentif assistait, le 20 courant, au quatrième de la série, dont le programme, artistement exécuté, se composait uniquement de musique enfantine, par des maîtres tels que Gounod, Massenet, Delibes, Pierné, Saint Saëns, Chabrier, Bizet, Shumann et Schubert.

Le Montreal Symphony Orchestra, organisé par M. Guillaume Couture à l'instar des grandes organisations musicales des principales villes américaines, comprend environ quarante exécutants, tous choisis parmi nos meilleurs musiciens et est tout à fait cosmopolite quant à sa composition. On y voit des Belges, des Italiens, des Anglais, des Allemands, des Français et des Canadiens de toute origine.

Avec les éléments que M. Couture a à sa disposition et l'habileté personnelle que nous lui connaissons comme directeur, nous ne pouvons que lui prédire un succès marqué où d'autres ont échoué avant lui.

Nous espérons pouvoir, sous peu, offrir à nos lecteurs une biographie complète de M. Couture et une étude détaillée des œuvres fondées et menées à bonne fin, grâce à l'esprit d'entreprise et au dévouement sans bornes de cet artiste pour l'art musical, qu'il a réussi à faire apprécier chez notre population encore si jeune au point de vue artistique.

Les solistes de jeudi dernier étaient Mme C.-O. Lamontagne et Miss M.-N. Evans.

Le prochain concert aura lieu le 11 janvier 1895, à la salle Windsor, à 4.30 de l'après-midi.—J. G.

1895

(Voir gravure)

Le Temps, aux yeux presque éteints, si vieux, si vieux qu'on croirait qu'il va se désagréger d'une minute à l'autre, n'en continue pas moins, chaque année, de nous présenter le *Nouvel An* gracieusement.

Notre artiste a crayonné le nouveau venu, cette fois, sous la forme d'un bambin gentil, qui vous salue, lecteurs, et vous promet, dans un sourire, tous les bonheurs possibles et impossibles.

Hélas ! ne vous y fiez pas. Il sera tout aussi fourbe, malgré son air calin, que ses prédécesseurs. Les ans nouveaux sont comme les fiancés : ils promettent souvent beaucoup plus qu'ils ne tiennent.

Donc, préparez-vous, comme par le passé, à chanter, rire, pleurer, prier.

UNE MONTRE DE NUIT



LA MONTRE ÉCLAIRÉE

La montre à répétition, dit le *Cosmos*, est une délicieuse invention fort utile aux personnes qui ont des insomnies et qui veulent se rendre compte du temps écoulé pendant la nuit. Mais elle a plusieurs défauts : elle coûte cher, elle apprend l'heure, en les réveillant, aux voisins qui ne la demandent pas et qui préféreraient beaucoup rester à ce moment dans l'oubli des choses de ce monde ; elle ne donne généralement le temps qu'à quinze minutes près, et, pour les gens exacts, c'est insuffisant ; enfin,

les personnes qui ont l'oreille dure n'y entendent rien.

Un fabricant a remédié à tous ces défauts. Il a imaginé une montre de bonne dimension, robuste, que l'on peut à la rigueur porter dans son gousset. La nuit, on attache à l'anneau l'un des fils d'une pile (la pile des sonneries électriques par exemple) et l'autre, qui est interrompu par un contact, bouton, poire, s'introduit au moyen d'une cheville qui le termine, dans un trou du boîtier. Dans ces conditions si on presse sur le bouton, le cadran s'illumine silencieusement et l'on peut lire l'heure, la minute et ses fractions ; le secret de ce miracle est fort simple : Au-dessus du chiffre XII, se trouve, encastrée dans le cadran, une minuscule lampe à incandescence, qu'allume le passage du courant.

NOTE

Voici quelques corrections et additions que nous croyons devoir faire à la biographie de M. J.-M. Murphy, publiée dans notre galerie échiquienne du 15 courant.

A la première ligne du troisième paragraphe il faut lire *près* de six pieds et non *plus*.

A l'avant dernière ligne du cinquième paragraphe, au lieu de la *chute du gouvernement*, il devait se trouver : *l'abolition de cet office*, etc., mais il a été depuis réinstallé et est encore aujourd'hui membre du service civil.

Dans le passage qui fait allusion au talent musical de M. Murphy, on aurait dû mentionner que, catholique fervent, il est depuis quatre ans maître de chapelle à l'église Saint-Patrick de Québec.

A l'occasion des fêtes de Noël et de Jour de l'An, nous prions nos lecteurs de ne pas oublier d'aller faire visite à la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, afin d'acheter leurs cadeaux. Ils y trouveront un choix considérable d'articles propres à être donnés en étrennes. Comme par le passé, ils seront les bienvenus.

LA DANSE DES CAFFRES



Tandis qu'ici en Canada, nous avons eu des pluies au point d'être inondés, les habitants du Sud de l'Afrique ont souffert de la sécheresse.

Pour conjurer les calamités qui résulteraient d'une situation de ce genre trop prolongée, les Caffres implorèrent la bienveillance de leurs dieux par des danses très typiques.

La tête couverte d'une botte de paille, vêtus d'un maillot de même matière, le corps enduit d'une pâte blanche, ils se livrent, alignés sur un espace aussi long que possible, à des con-

torsions et des soubresauts qui durent parfois pendant plusieurs heures. Ces mouvements désordonnés qu'ils tâchent cependant d'exécuter avec un certain ensemble, sont accompagnés de chants et de cris étourdissants. Plus on se démène, plus on fait du boucan, plus naturellement il y a du mérite et plus les dieux sont enclins à exaucer les malheureux Caffres.

C'est, du moins, ce dont ces pauvres diables ont très persuadés.

H. B.

CADEAUX DE NOCE

DU JOUR DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN
THEODORE A GROTHE

Bijoutier, No 954, rue Saint-Laurent

Invite le public à faire à son magasin, qui est un des plus vieux de la ville, une visite, afin de juger de la valeur de ses diamants, de ses montres d'or et d'argent de \$3.50 en montant, de ses bracelets, épinglettes, pendants d'oreilles, et du plus grand choix de bagues que l'on puisse désirer, à partir de \$1.00 à \$300 chacune.

Etant l'agent d'une grande manufacture d'argenterie américaine, il défie toute compétition, et le choix en est des plus beaux.

Et les pendules, les cannes, les lunettes d'or et lunettes d'opéra, objets de fantaisie française en bronze d'or, enfin une quantité de choses trop longue à énumérer.

Sans être obligé d'acheter, une visite est sollicitée.

HERBORISTE

Nous invitons nos lecteurs à prendre note de l'annonce de Z. Brabant, herboriste, dont l'établissement est situé au No 2242, rue Notre-Dame. Les personnes qui aimeraient à se procurer de ses remèdes pourront s'adresser à son magasin, No 2242, rue Notre-Dame

ACADEMIE DE COUPE

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur l'annonce de Mme A. Charaist, dont la résidence se trouve au No 79 rue St-Denis, près de la rue Lagachetière.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Boussecours, Montréal. Extraction des dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

La troupe de variétés de Whallen et Martel a toujours été très populaire à Montréal. Comme peinture de mœurs avant la guerre de sécession : *The South before the War* est une pièce historique d'un réel mérite. Plusieurs acteurs nègres figurent sur la scène entre autres Charlie Howard et Billy Williams. La danse et le chant des esclaves sur la plantation ont déjà été admirés à Montréal. Le spectacle vaut la peine d'une visite, et le Théâtre Royal fera une autre brillante semaine.

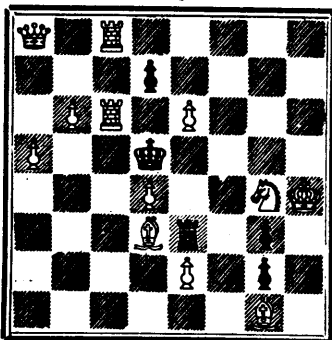
LES ECHECS

PROBLEME No 173

Composé par M. P. G. L. Fathergill

(1er prix du tournoi du Hackney Mercury)

Noirs. - 5 pièces



Blancs - 12 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 172

Noirs Blancs
1 P x F 1
2 Mat selon le coup des Noirs

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

La Vigueur des Cheveux d'AYER

Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une applica- on a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polymni St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le

Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

ACADEMIE DE COUPE DE DAME A. CHARAIST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Ce système nouveau de coupe de jupes à Montréal permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi le nouveau système de coupe pour toute sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système de coupe, que nous sommes seuls à posséder à Montréal et qui, de plus, est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHARAIST, 79, St-Denis.

A CEUX QUI DISENT QUE LA DYSPEPSIE NE SE GUÉRIT PAS

LISEZ CECI : — Je soussigné, certifie avoir souffert de dyspepsie pendant dix ans. Dire combien j'étais malheureux ! Personne ne peut s'en faire une idée. Non-seulement je souffrais de difficulté dans ma digestion, mais encore la constipation se mit de la partie, accompagnée de vomissements, vents sur l'estomac et dans les intestins, et inflammation des reins. Je devins tellement nerveux que je ne pouvais m'éloigner de la maison de deux arpents. Je pensais mourir à tout moment. La nuit il m'était impossible de dormir, tant mes nerfs étaient agités. Pour toute nourriture, je ne prenais que du pain grillé et un peu de thé. Inutile de dire que j'affaiblissais à vue d'œil. Après avoir pris des centaines de remèdes, qui tous me mettaient pire, j'allais toujours en diminuant lorsqu'une personne me déclara avoir été guérie presque miraculeusement par les célèbres remèdes de M. Z. Brabant, herboriste. Je me mis de suite sous ses soins et, grâce à son traitement habile, je fus radicalement guéri en trois mois.

Je lui donne ce certificat en témoignage de la reconnaissance que je lui dois.

(Signé) S. CHARLES GAULIN, Marchand, 270, rue Chateauguay, Pointe St-Charles, Montréal.

Z. BRABANT
HERBORISTE
2242, Rue Notre-Dame, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
87, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal



VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 24 décembre.
Lundi, SI J'ETAIS ROI.
Mardi (Noël), en matinée, LE GRAND MOGOL, en soirée, MIGNON.
Mercredi, LE SUPPLICE D'UN HOMME, comédie.
Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi, LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR, Mlle Degoyon.
Samedi en matinée, MME L'ARCHIDUC, Mme Bouit.

Prix des places. — Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET
FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toute sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine
TÉLÉPHONE BELL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN — 6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame, G. Hurel, gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Guinet.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality. To act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, 624 N. INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Ainge, Supl. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 94 1/2 N. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Se souvenant qu'elle avait été autrefois institutrice, elle résolut de donner des leçons à Georgette afin de compléter son instruction.

Elle rendit la lettre à la jeune fille et lui dit :

—Ma chère enfant, cette lettre est très bien et telle que vous deviez l'écrire ; elle prouve que vous avez un excellent cœur et que la reconnaissance est une de vos vertus.

Puis, avec beaucoup de douceur, elle fit voir à Georgette les fautes d'orthographe, lui expliquant comment chaque mot devait être écrit conformément aux règles de la grammaire

La jeune fille n'avait pas à s'excuser de son manque de savoir, mais elle remercia la mère de Paul et s'empressa de corriger les fautes.

La lettre fut mise dans une enveloppe portant l'adresse de M Delmas, et immédiatement remise au garçon de magasin qui la porta au bureau de poste.

Georgette était restée seule, et à chaque instant elle jetait les yeux sur la pendule, dont les aiguilles, lui semblait-il, marchaient avec une lenteur inaccoutumée.

Elle attendait Paul. Et, en l'attendant, elle pensait à lui, à sa mère, et à son père, qu'elle ne connaissait pas encore, mais en présence duquel elle allait se trouver bientôt.

Elle aimait Paul de tout son cœur, de toute la force de son âme ; elle se sentait irrésistiblement attirée vers cette femme qui, déjà, l'appellait sa fille, qui voulait qu'elle lui donnât le nom de mère ; vers cette femme, qui ne portait plus le nom de son mari et qui, cependant, était la mère de Paul. Elle aimerait aussi le père... Est-ce qu'elle ne l'aimait pas déjà, cet homme qui avait beaucoup souffert, qui avait besoin d'affection et de tendresse ; cet homme, bon comme son fils, qui, loin de repousser la pauvre Georgette, en voulait faire sa fille.

Mon Dieu ! est-ce qu'elle pourrait jamais les aimer assez, les aimer comme ils le méritaient, ces trois êtres qui lui ouvraient leurs bras, lui donnaient une famille, à elle qui n'en avait pas ?

Cependant, elle sentait bien que, pour eux, son cœur serait riche de toutes les tendresses et qu'elle se mettrait à la hauteur de tous les dévouements.

Dans son âme généreuse et l'enthousiasme de son cœur et de son imagination, en se demandant ce qu'elle pourrait leur donner, elle se lançait dans un rêve de sacrifices sublimes.

Si lentement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marquèrent onze heures. Georgette se dressa debout, toute palpitante d'émotion et murmura :

—Il va venir !

XXV.—INTIMITÉ

Après avoir quitté sa mère, Georgette, et ainsi qu'il l'avait annoncé, Paul s'était rendu en toute hâte rue Saint-Maur.

Il était cinq heures, et le gaz était allumé dans l'atelier de sculpture quand le jeune homme y entra.

Lebrun n'était pas à son établi.

Les mains derrière le dos, soucieux et agité, il se promenait à travers l'atelier, jetant des regards distraits sur le travail des ouvriers. Ceux-ci se disaient :

—Le maître a encore quelque chose ; décidément il n'a que des contrariétés depuis quelque temps. Mais de quoi peut-il avoir à se plaindre ?

Paul n'eut que le temps de faire trois pas dans l'atelier : son père l'aperçut et vint à lui très vite.

D'un coup d'œil, Lebrun comprit que son fils apportait une bonne nouvelle et, aussitôt, le nuage qui assombrissait son front se dissipa.

—Aime-t-il assez son fils, le maître ! murmura un des ouvriers à l'oreille d'un de ses camarades.

Lebrun avait pris le bras de Paul et ils étaient entrés dans le bureau, une petite pièce attenante à l'atelier, très simplement meublée, où le sculpteur sur bois recevait ses clients.

—Enfin, tu l'as retrouvée, je le vois au rayonnement de ton regard, dit Lebrun, en laissant échapper un soupir de soulagement.

—Oui, mon père, j'ai retrouvé Georgette mais sans beaucoup de peine.

—Ah !

—Vous savez qu'en vous quittant je suis retourné à mon atelier.

—Elle y était !

—Elle était chez la concierge, qui l'avait accueillie, comme elle le devait, à bras ouverts.

—La pauvre petite !

—Je l'ai trouvée achevant de prendre une tasse de café, après avoir mangé quelques gâteaux.

—Paul, c'est une brave femme, ta concierge.

—Oui, mon père, très serviable et très dévouée.

—Pourquoi n'es-tu pas accouru immédiatement ici ? tu savais pourtant que j'étais affreusement inquiet.

—Cher père, rappelez-vous votre jeunesse ; nous avons tant de choses à nous dire, Georgette et moi !

Le sculpteur sur bois eut son bon sourire.

—Je comprends ton bonheur et le sien, dit mélancoliquement Lebrun ; vous vous aimez !... Paul, tu aimes Georgette comme j'ai aimé ta mère, et Georgette t'aime comme j'aurais dû être aimé.

—Cher père, pourquoi toujours évoquer de pénibles souvenirs ?

—C'est vrai, pourquoi ?

Il passa les mains sur son front et reprit :

—Tu as raison, mon fils, plus de pénibles souvenirs, quand une clarté se fait dans mon existence. Ah ! que Georgette soit pour moi une nouvelle aurore, un rajeunissement !

Le croirais-tu, Paul, je m'étais mis en tête qu'il n'y aurait jamais place dans mon cœur pour une affection autre que celle que j'ai pour toi ; eh bien ! je me trompais ; oh ! tu ne peux pas en être jaloux, puisque c'est à celle que tu aimes que je donne, que j'ai déjà donné cette seconde place dans mon cœur. Tu le vois, Paul, ce n'est plus assez pour ton père de t'aimer, il faut, pour les besoins de mon cœur, que j'aime aussi celle que je considère déjà comme ta femme, comme ma fille. Cela indique, mon fils, qu'il faut une fille à ton vieux père.

Je ne parlais pas ainsi il y a quelque temps quand je te disais, effrayé : Paul, ne te marie pas, crains la femme, méfie-toi de ses perfidies !...

Ah ! me voilà bien changé, et certes je ne pensais pas que cela pût arriver.

—Mon père, mon bon père ! dit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion.

—Que veux-tu, Paul, c'est ma tendresse pour toi que ton amour sollicite pour Georgette. Je ne l'ai pas vue encore, cette jeune fille, et je l'aime. Ah ! je l'ai bien compris aujourd'hui aux mortelles angouisses de mon âme.

—Vois-tu, je suis rentré ici tout ahuri, n'ayant plus la tête à moi, et je n'ai pas fait autre chose que de penser à elle et à toi. Pourtant j'ai là un travail pressé ; mais si j'avais pris un outil, il me serait tombé des mains.

Paul, il me tarde de voir Georgette d'entendre sa voix et de lire ce qu'elle est dans ses beaux yeux noirs.

—Demain, mon père, vous la verrez.

—Demain ? Pourquoi pas ce soir ?

—Je n'ai pas cru devoir vous l'amener ce soir, mon père ; mais demain matin elle viendra ici, je vous la présenterai et elle déjeunera avec nous.

—Paul, où donc est-elle ?

Sans hésitation, le jeune homme répondit :

—Georgette est chez ma mère.

Lebrun eut un mouvement de contrariété vite réprimé.

—Mon père, continua Paul, nous ne pouvons pas installer ici Georgette ; elle pouvait moins encore demeurer boulevard de Clichy, chez moi, où une chambre lui aurait été vite préparée ; pour rien au monde je n'aurais voulu la conduire dans un hôtel, si recommandable qu'il pût être. Je n'avais qu'un endroit où je pouvais en toute sécurité placer Georgette ; c'est à ma mère que je l'ai confiée.

—L'a-t-elle bien accueillie, au moins ?

—Ma mère ne pouvait que bien accueillir la fiancée de son fils.

—Elle est capable d'en être jalouse, prononça Lebrun d'une voix greuse.

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

—Comme vous, mon père, dit-il, ma mère aime déjà Georgette.

—Alors, elle aussi est bien changée.

—Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

—Heu ! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

—Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-

même la recevrez demain ; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elles, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh ! merci mon père !

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul se disait

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant :

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi ? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit ?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant ! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdue dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres ! Que d'inquiétudes et que de terreurs !

On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci l'eût répété à son père, le lâche guet-apens du tartufe de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance ! et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait failli être victime.

Il est de ces choses répugnantes ; pleines de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir en Georgette une vagabonde, ou pire encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'eût été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle passé là que le reste de la nuit ; qui sait ? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent trissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent journellement : d'honnêtes mères de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutalement ou, si tu aimes mieux, aveuglément arrêtées, confondues, jetées pêle mêle avec la pourriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écrirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah ! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompenser une bonne action, c'est en provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus tard, avec toi, quand vous serez mariés. En attendant, j'irai, moi, faire une visite à cette dame, et, toujours au nom de Georgette, je lui remettrai cinq cents francs pour ces pauvres femmes à qui elle distribue quelques secours après leur avoir donné l'hospitalité de nuit.

Et comme le jeune homme regardait son père avec émotion et une sorte d'admiration :

— Ne sois pas surpris de ma philanthropie, continua le sculpteur sur bois, elle date de longtemps, car les amertumes et les douleurs de ma vie ne m'ont pas fait prendre l'humanité en haine. Quand je donne, mon ami, je ne le dis pas ; je n'admets point l'ostentation dans le bienfait. Je peux, nous pouvons, Paul, venir en aide à des infortunés mérités. Je dois te rendre cette justice que tu ne m'as jamais dépensé beaucoup d'argent, pas plus en France qu'en Italie ; tu as été sage et ton père a été économe. Oh ! tu seras bien étonné un jour, quand tu connaîtras le chiffre de la fortune que j'ai amassée pour toi.

— Mon père, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, ai-je donc besoin de la fortune, quand j'ai le talent que je vous dois, la santé et le goût au travail ?

Lebrun saisit la main de Paul, et la serrant fortement :

— Bien, mon fils, dit-il, j'aime t'entendre parler ainsi,

Après un bout de silence.

— A propos, reprit le sculpteur, avez-vous écrit, toi ou Georgette, à ces braves gens de Montlhéry pour les tirer de leur inquiétude ?

— Je dois vous avouer, mon père, que ni Georgette ni moi n'y avons songé ; tout entiers à notre joie, nous avons oublié M. et Mme Delmas. Mais je connais Georgette, mon père, si elle n'écrit pas ce soir elle le fera demain.

— Soit ; mais M. et Mme Delmas doivent être très en peine, et il faut qu'ils soient vite rassurés.

Lebrun prit une feuille de papier et écrivit la dépêche dont nous avons parlé, qu'il fit porter immédiatement au bureau du télégraphe.

* * *

Au moment même où Georgette debout, les yeux fixés sur la pendule, prononçait, comme Rachel dans l'opéra d'Halévy, ces mots : " Il va venir ! " un fiacre s'arrêtait devant la boutique de Mme Prudence.

Paul sauta lestement sur le trottoir, entra dans le magasin, salua Elisabeth d'un mouvement de tête amical et, sans s'arrêter, se dirigea vers le salon, où il trouva sa mère.

Celle-ci, après avoir embrassé son fils, lui dit :

— On ne peut pas être plus exact : comme on voit bien que tu es amoureux ! onze heures viennent seulement de sonner et je suis sûre que Georgette t'attend avec impatience. Ah ! elle t'aime bien aussi, va ; quelle délicieuse enfant, Paul. J'en suis enthousiasmée, c'est une enchantresse ! En elle tout est charme. Et quel cœur ! Elle a écrit ce matin à ses amis de Montlhéry . . .

— Ah ! elle a écrit ?

— Oui, une très longue lettre, qu'elle m'a fait lire ; c'était si bien dit, avec de si nobles sentiments, que j'ai eu peine à retenir mes larmes.

Mais ne la faisons pas attendre plus longtemps.

Mme Prudence s'avança jusqu'au pied de l'escalier et appela :

— Georgette, ma fille, descendez !

La jeune fille répondit aussitôt :

— Oui, ma mère, tout de suite : mais je ne trouve pas mon chapeau.

— Venez, ma mignonne, il est ici.

— Tu vois, Paul, reprit-elle, il est convenu qu'elle dira " ma mère," et moi " ma fille." Tout cela, mon Paul, vient de ma tendresse pour toi.

— Oh ! ma mère, ma mère chérie !

Georgette, reposée, fraîche comme la rose du matin à peine épanouie, parut dans le salon. Aussitôt, avec élan de la jeune fille qui s'abandonne aux inspirations de son cœur, elle jeta ses bras au cou de Paul.

Comme c'était autrement gracieux et charmant qu'une réserve affectée ou de commande !

— Ma chère enfant, dit Léonie, voici votre chapeau.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise.

— Il est un peu changé, continua la marchande à la toilette ; les fleurs et les rubans étaient fanés, je l'ai pris ce matin sans vous le dire ; et je me suis donné le plaisir de lui mettre une nouvelle garniture, le trouvez-vous bien ainsi ?

— Ma mère ! murmura la jeune fille prête à pleurer,

Et elle se jeta au cou de Léonie, que Paul, très ému, embrassa à son tour.

— Voyons, reprit Mme Prudence, comme ce bouquet de chrysanthèmes et ce cœur de ruban vont à ce joli visage.

Elle posa le chapeau sur la tête de Georgette.

— Maintenant, ma mignonne, regardez-vous dans la glace.

— Je ne me connais plus, dit naïvement Georgette.

— Et toi, Paul, tu ne dis rien ?

— Ma mère, je pense à votre bonté.

La marchande à la toilette eut un doux sourire.

— Ma chère mignonne, reprit-elle, vous n'avez plus que quelques jours à porter ce chapeau, que j'ai cru devoir rafraîchir pour votre présentation au père de Paul, car il ne pourra plus aller avec les robes que vous aurez bientôt. Je ne suis plus coquette pour moi, mais je veux l'être pour ma fille.

Maintenant, mes enfants, ajouta-t-elle, allez rue Saint-Maur, où vous êtes attendus.

Paul et Georgette, suivis de Léonie qui les accompagna jusque dans la rue, montèrent dans le fiacre dont le cheval partit aussitôt d'un beau trot.

Ce fut en se tenant la main et en échangeant de douces paroles de tendresse que les amoureux firent le trajet.

Le sculpteur sur bois avait quitté son atelier et était monté dans l'appartement. Il attendait dans la salle à manger, où le couvert était mis.

Martine, qui était au service du sculpteur sur bois depuis plus de

quinze ans, allait, venait très affairée, tout en surveillant ses casseroles, pensez donc, son maître lui avait dit que Paul devait amener sa fiancée pour déjeuner ! aussi était-elle dans tous ses états, la bonne Martine. Elle oubliait même un peu ses fricots pour guetter l'arrivée des deux jeunes gens. Ce fut elle qui, ouvrant toute grande la porte de la salle à manger, les annonça par ces mots :

— Monsieur Lebrun, les voici !

Et elle courut ouvrir la porte de l'appartement, évitant ainsi à son jeune maître la peine de sonner. Toutefois, Paul dut refermer la porte, car Martine s'était vite précipitée vers sa cuisine, comme si elle eût craint que sa crème à la vanille ne brûlât.

Le jeune homme entra dans la salle à manger, tenant Georgette par la main. Elle était rouge d'émotion et toute tremblante.

Lebrun, debout, contempla un instant la jeune fille dans le ravissement de l'admiration, et l'on put voir des larmes briller dans ses yeux. Puis il s'avança de deux pas vers Georgette, et, le sourire sur les lèvres, il ouvrit ses bras en disant :

— Venez, mon enfant, venez embrasser le père de Paul.

La jeune fille s'élança au cou du vieillard, et ce fut en pleurant de joie qu'elle l'embrassa.

— Ma chère petite, dit Lebrun quand il eut fait asseoir Georgette et se fut assis en face d'elle, Paul vous a dit que je consentais à votre mariage ; à présent que je vous ai vue, je suis convaincu que mon fils ne pouvait faire un meilleur choix, convaincu aussi que votre bonheur à tous deux est dans cette union, qui aura lieu aussitôt que certaines formalités auront été remplies.

Vous vous aimez, mes enfants ; ah ! aimez-vous toujours ainsi, et vous verrez comme la vie est belle à deux, quand on s'aime. C'est en vous voyant vous aimer, c'est dans l'amour de mon fils pour vous, Georgette, c'est dans votre tendresse pour Paul que je trouverai le bonheur de ma vieillesse. Mais votre mutuelle affection, vos joies intimes me feront vivre longtemps encore, je l'espère, car je me sentirai rajouir au doux bruit de vos baisers.

Je ne parle pas des enfants, qui viendront sans doute ; oh ! cela, Georgette ce sera pour le vieux grand-père le bonheur suprême !

Vous avez été malheureuse, déjà vous avez beaucoup souffert, ma pauvre enfant ; Paul ne vous en aimera que davantage, et moi, je n'aurai pas assez de toute la tendresse de mon cœur pour vous faire oublier les mauvais jours.

Comme vous, Georgette, j'ai un immense besoin d'affection ; vous aimerez Paul, vous l'aimerez toujours ; mais vous aimerez un peu aussi son père, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, beaucoup ! s'écria la jeune fille d'une voix noyée de larmes.

Le sculpteur se rapprocha, et lui prenant les deux mains :

— J'en suis sûr, dit-il ; Georgette, vous êtes la fille qui me manquait, vous serez la joie, l'ange de notre maison.

— Ah ! répondit la jeune fille avec une sorte d'exaltation, je me suis déjà demandé et je me demande encore si je serai jamais assez dévouée, assez reconnaissante, s'il y aura assez de tendresse dans mon cœur pour me rendre digne de ceux qui ouvrent leurs bras à la pauvre fille sans famille.

— En achevant ces mots elle éclata en sanglots.

Paul se précipita à ses genoux en s'écriant :

— Georgette ! ma bien-aimée Georgette !

A ce moment, Martine entra dans la salle à manger, disant :

— Monsieur, vous pouvez vous mettre à table.

Paul se releva, en même temps que Georgette et le sculpteur se dressaient debout.

Alors le vieillard entoura de ses bras les deux jeunes gens, et les serrant fiévreusement sur sa poitrine :

— Vous êtes mes deux enfants, dit-il ; vous serez heureux, et je le serai avec vous.

Puis d'un ton joyeux :

— Martine a parlé : à table, mes enfants, à table !

XXVI. — MADAME DE VAUCLAIRE

Lucien Delteil avait quitté Paris sans revoir Emilienne. Oh ! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait ; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarceau, en l'embrassant une dernière fois : " J'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

— C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais ré de ce sacrifice ; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la délivrant peu à peu de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les miennes.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste : Emi-

lienne lui avait dit qu'elle l'aimait, et il avait une si entière confiance en sa bonne grand'mère !

Le lendemain même de son départ, Mme Villarceau alla voir la jeune fille et lui apprit que son petit-fils avait quitté Paris pour quelque temps.

Emilienne avait tressailli et pâli.

Alors, après lui avoir mis un baiser sur le front, la vieille dame lui dit :

— Lucien n'est pas parti par un coup de tête, comme vous pourriez le supposer, c'est moi qui ai voulu qu'il s'éloignât, et cela, ma chère enfant, dans l'intérêt de votre repos. Lucien vous aime, Emilienne, et vous l'aimez.

La pâleur de la jeune fille s'accrut et elle courba la tête, en murmurant d'une voix brisée :

— Madame, madame, pardon !

— Et qu'avez-vous donc à vous faire pardonner, mon enfant ? En quoi donc êtes-vous coupable ? Est-ce que vous pouviez commander à votre cœur ? et puis je vous en veux de vouloir d'aimer mon petit-fils, que je trouve si digne d'être aimé ? Et puis-je lui en vouloir, à lui, d'aimer une jeune fille pour laquelle sa vieille grand'mère a elle-même une tendre affection ? Je n'ai pas fait de reproches à Lucien, et, certes ma bouche ne saurait en avoir pour vous.

Allons, chère enfant, relevez la tête et séchez ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ? qu'il était nécessaire pour votre tranquillité que Lucien s'éloignât ; il y a encore d'autres raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, du moins quant à présent.

— Oh ! madame, je vous le promets, je ferai tout mon possible pour oublier M. Lucien et me guérir de mon amour.

— Croyez-vous cela possible, Emilienne ?

— Hélas ! madame, j'ai bien peur . . . Cependant . . .

— Dites.

— Si M. Lucien était marié, je crois que je parviendrais à ne plus penser à lui.

— Vous êtes une bonne et vaillante jeune fille, Emilienne ; ce que vous venez de dire est bien, et j'en suis profondément touchée. Mais je ne vous demande pas de ne plus penser à Lucien, et je connaîtrais bien peu votre cœur si je vous disais de ne plus l'aimer.

Il vous a dit : " Ayez confiance et espoir " ; la grand'mère vous dit aussi : " Ayez confiance et espoir."

— Madame ! s'exclama la jeune fille.

— Je ne peux pas vous dire autre chose Emilienne ; mais, sachez-le bien, si le bonheur de mon petit-fils m'est cher, le vôtre me l'est également.

— Madame, s'écria la jeune fille troublée jusqu'au fond de l'âme, que voulez-vous donc me faire espérer ?

— Votre bonheur, auquel j'ai promis à Lucien de travailler.

Emilienne, toute frémissante, regarda Mme Villarceau, ayant l'air de ne pas avoir compris.

— Lucien est parti sans vous avoir revue, reprit la grand'mère, et il ne doit pas vous écrire ; mais il sera récompensé de sa soumission à ma volonté. Je vous le répète, mon enfant, je veux votre tranquillité, vous éviter des émotions que supporterait mal votre extrême sensibilité. Mais nous nous verrons souvent et nous parlerons de lui, de même que je lui ai promis, en répondant à ses lettres, de lui parler de vous.

A présent, Emilienne, Lucien n'étant plus là, vous n'avez plus aucune raison pour ne pas venir à l'hôtel Villarceau aussi souvent que votre travail pour le permettra.

— Mais, madame . . . balbutia la jeune fille.

— J'ai besoin de vous voir à l'hôtel de vous entendre causer avec ma fille et le docteur, qui ont beaucoup d'amitié pour vous, vous le savez bien. Enfin, vos visites à l'hôtel Villarceau me sont nécessaires, et si vous voulez m'être agréable, vous viendrez passer la journée de dimanche prochain avec nous.

— J'ira, madame.

— Il va sans dire que vous serez accompagnée de Mme Martinet, sans laquelle vous ne sortez jamais. Oh ! il n'est pas dans mes intentions de vous prendre tous vos dimanches ; seulement un sur dix ; est-ce convenu ?

— Oui, madame.

Après cette échange de paroles, Mme Villarceau s'était retirée, laissant Emilienne tout étourdie de ce que la bonne grand'mère venait de lui dire.

Cependant un grand apaisement se fit aussitôt en elle ; son amour pour Lucien ne pesait plus sur sa conscience ; elle n'avait plus à se reprocher d'aimer le jeune ingénieur, comme coupable d'ingratitude. Et, elle ne pouvait en douter, Mme Villarceau lui avait fait entrevoir la possibilité d'être un jour la femme de son petit-fils.

Mon Dieu, était-ce donc possible ? Quoi, ce beau rêve de son âme pouvait se réaliser !

La jeune fille, nous le savons, ne manquait jamais d'ouvrage ; toutefois, il y avait des jours où elle était moins pressée. Quand elle

pouvait disposer de deux ou trois heures dans l'après-midi, elle prenait l'omnibus et se rendait à Passy. Elle venait égayer la mère et la fille souvent solitaires et combler un peu le vide que l'absence de Lucien avait fait autour d'elles.

Nous avons dit que deux des nouvelles clientes d'Emilienne étaient la générale de Vauclair et sa nièce Mme Pierson, veuve d'un chef de bataillon du génie.

Ces dames, Mme de Vauclair particulièrement, avaient confié à la jeune fille de très riches dentelles à réparer et avaient été émerveillées du travail de celle que ses clientes se plaisaient à appeler la petite-fée blonde de la rue Godot-de-Mauroi, et plus communément la jolie dentelière.

C'était la femme de chambre de Mme la générale de Vauclair qui avait apporté les pièces de dentelles à Emilienne ; elle était revenue deux fois avant que le travail fût achevé ; enfin, c'était elle qui était venue prendre les dentelles réparées et payer en même temps la somme demandée par l'ouvrière.

Elle avait pris grand plaisir à voir travailler la jeune fille, qui l'avait séduite par sa douceur, sa grâce et sa beauté, autant qu'elle l'avait admirée dans son habileté à manier l'aiguille, à refaire un dessin dans une dentelle de Malines, d'Alençon ou d'Angleterre.

Curieuse, la femme de chambre avait interrogé au sujet de la jeune ouvrière la concierge de la maison, qui s'était plu à faire les plus grands éloges d'Emilienne, éloges que celle-ci, d'ailleurs, méritait.

C'était avec enthousiasme et une respectueuse admiration que la concierge parlait de la jeune fille.

D'abord il ne pouvait y avoir nulle part une beauté comparable à la sienne ; mais sa merveilleuse beauté n'était rien à côté de ses qualités ; elle les possédait toutes, étant accomplie en tout. Elle adorait les fleurs et, jolies comme elle, les fleurs étaient ses sœurs. Elle avait la modestie de la violette qui se cache sous le buisson et ne trahit sa présence que par son parfum. Elle avait lu cela dans quelque livre, la concierge, et elle était heureuse de le répéter.

Selon elle, et c'était bien l'avis de tous les gens, il n'existait pas dans Paris une jeune fille plus jolie, plus gracieuse avec tout le monde, plus honnête, plus sage, plus chaste, enfin plus méritante qu'Emilienne Lormont. Et la preuve, c'est que journellement elle recevait la visite de très grandes dames, qui trouvaient un véritable plaisir à causer avec elle et à la voir travailler.

Bref, Emilienne était un ange, elle était adorable. Et avec ça, ajoutait la concierge, pas l'ombre d'un amoureux. Il est vrai qu'elle est encore bien jeune.

Et puis, ceux qui voudraient bien tourner autour d'elle ont peur de sa sagesse ; ensuite, elle ne se laisserait pas conter fleurette par le premier venu, et comme elle n'a pas de dot et n'est qu'une ouvrière, celui qu'elle pourrait aimer ne se pré-entendrait peut-être jamais.

Tout cela, la femme de chambre le répéta à sa maîtresse, en y ajoutant ses impressions et ses réflexions personnelles.

Parlant de la rare beauté d'Emilienne, elle déclara à la générale qu'elle n'avait jamais vu de sa vie une jeune fille aussi charmante, aussi distinguée. Et quand elle fit allusion aux magnifiques cheveux blonds de la jolie dentelière et à ses beaux yeux bleu pervenche, Mme de Vauclair se sentit très émue, car cela remuait dans son cœur de douloureux souvenirs.

Mais cela fit naître aussi en elle le désir de voir cette jeune fille si jolie, si charmante, dont on lui disait tant de bien.

— J'ai encore à faire réparer une pièce de dentelle très fine, très riche, et surtout très rare, qui me vient de mon aïeule, dit-elle à la femme de chambre ; maintenant que je vois comment travaille Mlle Emilienne Lormont, je n'hésite plus à confier à ses mains habiles cette dentelle dont nulle part aujourd'hui on ne trouverait la pareille.

— Madame peut être sûre que la jolie dentelière la lui rendra comme neuve. Je la porterai quand madame la générale le voudra.

— J'irai moi-même porter cette dentelle à Mlle Lormont, répondit Mme de Vauclair ; vous me dites tant de bien de cette jeune fille que je désire la connaître.

* *

Une après-midi, un coupé de maître, auquel étaient attelés deux superbes chevaux bai-gerise, s'arrêta rue Godot-de-Mauroi, devant la maison où demeurait Emilienne.

Une dame, richement vêtue de noir, et ne devait pas avoir plus de cinquante-cinq ans, mit pied à terre.

C'était Mme la générale de Vauclair.

Elle prit dans la voiture une boîte carrée en carton, entra dans l'allée de la maison et demanda à la concierge de vouloir bien lui indiquer le logement de Mlle Lormont.

La concierge ayant répondu, la générale gravit l'escalier et sonna à la porte du logement.

Ce fut, comme toujours, Catherine qui vint ouvrir.

— Puis-je voir Mlle Emilienne Lormont ? demanda Madame de Vauclair.

— Certainement, madame.

Sans demander son nom à la visiteuse, Catherine ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille et lui dit :

— Emilienne, c'est une dame qui vient vous voir.

Et sans attendre la réponse de la jeune fille, connaissant ses habitudes, elle fit entrer la visiteuse.

Emilienne, qui s'était levée, salua gracieusement et avec respect cette dame à cheveux blancs qui lui était inconnue.

La générale avait enveloppé la jeune fille d'un long regard, et l'expression de sa physionomie trahissait en même temps son admiration et une vive émotion.

Au bout de quelques instants, ayant les yeux comme rivés sur la jeune fille, elle rompit le silence.

— Mademoiselle Emilienne, dit-elle, vous ne me connaissez pas, et cependant, vous avez déjà travaillé pour moi ; je suis Madame de Vauclair.

La jeune fille s'inclina de nouveau respectueusement devant la générale.

Puis de sa voix douce, au timbre harmonieux :

— Madame, dit-elle, c'est bien de l'honneur que vous faites à la pauvre ouvrière en venant la voir.

— J'ai désiré vous voir, vous connaître, mademoiselle, et maintenant je suis ravie.

— Oh ! madame, balbutia la jeune fille toute confuse.

Elle indiqua à la générale l'unique fauteuil de la chambre, disant :

— Madame, veuillez vous asseoir.

Mme de Vauclair s'assit et reprit avec un doux sourire :

— Oui, mademoiselle, on m'a fait de vous un si grand éloge que je n'ai pu résister au désir de vous connaître. Oh ! ne rougissez pas, votre modestie ne doit pas avoir à souffrir devant moi. Croyez-le bien, ma chère enfant, c'est moins un sentiment de curiosité que vous m'inspirez qui m'a amenée ici. Je tenais d'ailleurs à vous remercier moi-même du beau travail que vous avez fait pour moi. Je suis enchantée de vous et de mes dentelles ; recevez, mademoiselle, tous mes compliments sur votre admirable talent. Vous êtes une véritable artiste.

— Je ne suis qu'une simple ouvrière, madame ; mais j'apporte à ce que je fais tout ce que j'ai d'adresse et de goût pour contenter les personnes qui veulent bien me donner du travail.

— Eh bien, vous y réussissez à merveille et vous ne devez recevoir que des félicitations.

La jeune fille resta silencieuse.

Alors Mme de Vauclair ouvrit la boîte qu'elle avait apportée et tendit une pièce de dentelle à l'ouvrière.

— Mademoiselle Emilienne, dit-elle, c'est un nouvel ouvrage que je vous confie. Je tiens beaucoup à cette dentelle, qui est un héritage de famille ; d'ailleurs vous pouvez voir que cette dentelle est fort ancienne.

La jeune fille déplia la pièce en l'étendant sur la table.

Elle ne put retenir un cri d'admiration.

— Oh ! madame, dit-elle, qu'elle est belle et riche, cette dentelle de Malines ! On ne fait plus rien de semblable aujourd'hui ; c'est un beau travail.

— Elle est bien endommagée, cette dentelle ; pensez-vous pouvoir la réparer.

La jeune fille examina les fleurs, les festons, les entrelacements de feuillages au milieu desquels étaient suspendus des oiseaux et répondit :

— Oui, madame, avec beaucoup de temps et de patience.

— Vous prendrez tout le temps qu'il faudra. Ah ! vous ne savez pas quel grand plaisir vous me faites.

Mme de Vauclair resta un instant silencieuse et reprit d'un ton de douce mélancolie :

— Ce n'est plus à mon âge que je puis me parer encore de cette dentelle ; mais, ajouta-t-elle en poussant un long soupir, peut-être aurai-je la joie, avant de mourir, de la voir portée par une autre.

Puis, regardant de nouveau la jeune fille avec une expression indéfinissable :

— Mademoiselle Emilienne, quel âge avez-vous ? demanda-t-elle

— Dix-huit ans, madame.

— Dix-huit ans ! Je devrais avoir auprès de moi aujourd'hui une jeune fille de votre âge et peut-être charmante et jolie comme vous ; elle serait le charme, la joie de notre vieillesse, car nous sommes bien seuls et souvent bien tristes, le général et moi.

Nous n'avons eu qu'un enfant, une fille, que nous adorions ; hélas ! elle est morte à vingt ans, loin de moi et de son père. Vous me la rappelez, mademoiselle, car elle avait comme vous une magnifique chevelure blonde que j'aimais à peigner et à natter moi-même, quand elle était enfant, et vous avez ses yeux bleus, ses grands beaux yeux si doux, dans lesquels, mère heureuse, je me mirais comme dans un miroir.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

CADEAUX
DE NOEL

Préparez-vous à venir faire votre choix dès à présent, nous en avons pour tous, grands et petits, mais nous attirons spécialement l'attention sur les lignes suivantes:

A MOITIE PRIX

Nappes et serviettes en toile à jour, pour cadeaux de Noël, à 3 1/2 p. c. de réduction. 2000 verges de splendide toile damassée pour cadeaux de Noël.

Tapis de table peints et brodés à la main (grand choix), pour cadeaux de Noël.

Grand choix de rideaux pour cadeaux de Noël.

250 petites nappes en couleurs, valent 50c, 85c, 75c et 90c marquées à 35c, 50c, 60c, 75c chaque, pour cadeaux de Noël.

Grand choix de coussins et confortables un duvet pour cadeaux de Noël.

Venant d'arriver, 1,000 verges de magnifiques indiennes pour cadeaux de Noël.

Notre établissement sera ouvert jusqu'à 9 heures le soir.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

Laprie & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 7283

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada

En vente dans toutes les maisons de gros

En vente partout

5155 LA BOURGEOISIE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Pour les fêtes nous venons de recevoir un grand assortiment de nouveautés en fait de

CRAVATES ET BRETelles

En Soie et en Satin, jolis Patrons

Notre assortiment de Chemises et Cravates de soirées est des plus complet

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

405 1/3

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

| | |
|-------------------------------|-------------|
| Capital..... | \$2,000,000 |
| Primes pour l'année 1893..... | 2,865,036 |
| Fonds de réserve..... | 2,098,326 |

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien-Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronnes en or.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?

Annonces dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?

Annonces dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi trouvent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?

Annonces dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annonces dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux de Montréal du Canada.

Moyenne par jour pour le semaine si nous le 15 Décembre 1894

38,379

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J P Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphinisme, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

CHER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 351 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Formeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 613

“ LUBY ”

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Opérations en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde Vulcanite, avec de magnifiques genévives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

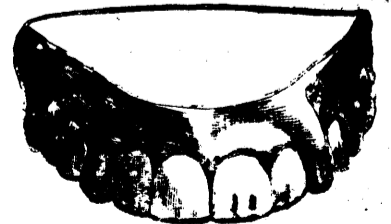
ŒUVRES INÉDITES

MODES M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombier et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

N. 7, Rue Saint-Laurent, Montréal